

EVA NIELSEN LES FONDS DE L'ŒIL

18 MAI - 22 JUILLET 2017, vernissage le 18 mai 16h - 21h

GALERIE JOUSSE ENTREPRISE
6 RUE SAINT-CLAUDE, 75003 PARIS
www.jousse-entreprise.com

Le pouvoir de l'illusion – dont la peinture constitue sans doute une forme exacerbée, archétypale – réside dans cette réunion des contraires : l'incertitude et la virtuosité, l'échappée et la précision. C'est, me semble-t-il, ce qui fascine dans le mirage et l'oasis, au-delà de notre propre envie d'y croire : cette apparition soudaine, au milieu du désert et de la platitude, d'un vrai bloc de réel, avec palmiers, bruit de l'eau qui coule et promesse du repos. Cette apparition, elle n'est pas tant optique que mentale : nous en avons besoin pour avancer, nous dépasser, y croire encore et s'y lover, quitte à y perdre forces et lucidité. Elle se situe au point d'intersection de la pupille et des neurones : pulsion scopique et auto-persuasion cérébrale réunies « dans le meilleur des mondes possibles ». Et si la cascade et l'origine du monde d'*Étant donnés 1° La Chute d'eau 2° Le Gaz d'éclairage* (1946-1966) de Marcel Duchamp n'étaient finalement qu'un mirage, dépaycé dans les montagnes suisses.

Dans cette exposition de peintures récentes (toutes de 2016-2017), qui appartiennent à des registres techniques et iconographiques différents – registres que l'artiste étend méthodiquement, Eva Nielsen poursuit cette recherche : donner corps à l'illusion, à des mirages visuels agissant autant sur la rétine que sur l'intellect, à la surface de nos orbites comme aux fonds de nos yeux. Ces mirages prennent des apparences changeantes : parfois, architectures de béton, fières de leurs formes monolithiques, qui emplissent l'espace, l'envahissent presque, et dont la certitude immanente construit les paysages alentour ; ailleurs, scènes de genre kaléidoscopiques, feuilletées de plis infinis, brisant la linéarité du réel. Ces dernières, peut-être marquées par les aventures humaines qui s'y déroulent, dévoilent leur potentiel narratif, cinématographique.

Tu t'en doutes : j'y adhère complètement, à ces oasis de peinture, heureux de me perdre dans l'effet d'un glacié, la stratification d'une composition, le recouvrement d'une sérigraphie, un cadrage tantôt brutal tantôt hors-champ ; ravi d'alterner vision de près, au microscope, où l'œil s'affole au contact des particules élémentaires, et point de vue lointain, comme si je dominais cette « bataille picturale » constamment recommencée. Comme toujours, Eva Nielsen ne cherche pas à mimer une réalité que l'œil pourrait découvrir seul, mais nous offre des précipités de ses visions, des collages de formes, d'atmosphères et de paysages perçus, photographiés, glanés, puis reconstitués. Avec leur aqueuse réalité minérale, les paysages de la Loue peint par Gustave Courbet – un autre peintre de la pulsion scopique et de la chute d'eau – fixaient autant des vues du Jura qu'une certaine idée de la nature, « immaculée » mais toujours changeante. Les peintures d'Eva Nielsen offrent une certaine idée de la vision : faite d'éblouissements, de décalages, de mises au point en cascade. De zone réservée, le blanc se fait clignement violent. De motif architectural, la treille métallique devient structure all-over. Ses sujets, volontairement ingrats, voient le standard se disputer à l'anecdotique et au non-reconnaissable, dans un va-et-vient permanent entre les échelles : celle, technique, du nécessaire de plomberie comme celle, *bigger than life*, des artistes du Land Art.

En atteignant l'oasis, le voyageur à la rétine hallucinée commence à chercher de l'ombre et de l'eau. Celle-ci, tu la trouveras en quantité ici, recouvrant presque tout sur son passage. La première, en revanche, ne se risque jamais trop. Il est toujours midi – un midi mouillé, certes – dans ces œuvres « peephole ». Pièges pour le regard, réceptacles pour se projeter, instruments cognitifs. Un mirage, même sans soleil ni séduction, demeure une tentation sans pareille. La pluie, les arbres maussades, l'impression de la nuit qui vient, ces pavillons célibataires qui nous attirent irrésistiblement vers eux renforcent son potentiel mystérieux, comme s'il n'était qu'une première étape avant d'aller plus loin, au fond de la toile comme de ses propres yeux.

Clément Dirié

EVA NIELSEN LES FONDS DE L'ŒIL

MAY 18 - JULY 22, 2017, opening May 18th 4-9pm

GALERIE JOUSSE ENTREPRISE
6 RUE SAINT-CLAUDE, 75003 PARIS
www.jousse-entreprise.com

The power of illusion—which painting is probably an extreme and archetypal form of—lies in this meeting of opposites: uncertainty and virtuosity, fuzziness and precision. I do think this is what fascinates us in the mirage and the oasis, beyond our own desire to believe in it: that sudden appearance, in the middle of the desert and flatness, of a true chunk of reality, with palm trees, the sound of flowing water, and the promise of rest. That appearance is not so much optical as mental: we need it in order to move forward, to get beyond ourselves, to believe in it again, and to curl up in it, even if this means losing strength and lucidity. It is situated where the pupil and the neurons intercept: scopic impulse and cerebral self-persuasion brought together “in the best of all possible worlds.” What if the waterfall and the origin of the world in Marcel Duchamp’s *Étant donnés 1° La Chute d’eau 2° Le Gaz d’éclairage* (1946–1966) were in the end just a mirage, out of place in the Swiss mountains?

In this exhibition of recent paintings (all from 2016–2017), which espouse different technical and illustrative styles—styles the artist methodically extends—Eva Nielsen is pursuing this quest: giving form to illusion, to visual mirages acting as much on the retina as on the intellect, to the surface of our eyeballs as much as to the backs of our eyes. These mirages take on changing looks: sometimes, they are concrete architectures, proud of their monolithic forms, filling the space, and whose immanent certainty constructs the landscapes they almost invade; elsewhere, they are genre scenes, layered with endless folds, kaleidoscopic, breaking the linearity of reality. These latter, perhaps marked by the human adventures taking place in them, reveal their narrative, cinematographic potential.

You suspected as much: I totally go along with this, these oases of painting, happy to lose myself in the effect of a glaze, the stratification of a composition, the covering up of a silkscreen print, a framing that is sometimes brutal, at others off-screen; delighted to alternate close-up vision, as if with a microscope, when the eye panics in contact with elementary particles, and a faraway viewpoint, as if I were dominating that “pictorial battle” being forever recommenced. As usual, Eva Nielsen is not trying to imitate a reality which the eye might discover on its own, but offers us precipitates of her visions, of collages of forms, atmospheres, and landscapes perceived, photographed, gleaned, and then re-created. With their watery mineral reality, the landscapes of *La Loue* painted by Gustave Courbet—another painter of scopic impulse and waterfalls—froze both views of the Jura and a certain idea of nature, “immaculate” but always changing. Eva Nielsen’s paintings offer a certain idea of vision: made up of bedazzlements, discrepancies, and cascading viewpoints. The white escapes from its “reserved” zones to produce violent flashing. The metal trellis changes from architectural motif to all-over structure. Nielsen’s subjects, which are deliberately unattractive, see the standard pitted against the anecdotal and the unrecognizable, in a permanent back-and-forth between scales: the technical scale for of the plumber’s tools and the larger-than-life scale of the Land Art artists.

When the traveller reaches the oasis, his retina hallucinating, he starts looking for shade and water. You will find water here in quantity, covering almost everything in its passage. On the other hand, shade never ventures too far. It is always midday—a wet midday, to be sure—in these “peephole” works. Traps for the eye; receptacles to project yourself into; cognitive instruments. A mirage, even without sun or seduction, remains a peerless temptation. Rain, sullen trees, the impression of night arriving, these bachelor pavilions which irresistibly draw us towards them heighten the mysterious potential of the mirage, as if it were just a first stage before going any further, to the back of the canvas, and to the backs of our own eyes.

Clément Dirié